REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

28e Année. N° 18 15 Septembre 1885.

DE LA PERSONNALITÉ DIVINE

RÉPONSE A M. TRÉMESCHINI

(*Deuxième article* (1).

Si nous avons cité Moïse, ce n'est point pour nous couvrir de l'autorité de son nom, dans notre définition de Dieu, qui est, pour nous comme pour lui, l'Etre compris dans son unité et dans son infinitude, mais parce que nous voulons appeler en témoignage l'œuvre du législateur des Hébreux dans la question de la personnalité divine, afin de montrer, par son exemple, l'erreur où l'on tombe lorsqu'on place l'Infini dans un être particulier, qui n'est alors, quoi qu'on fasse, qu'une abstraction réalisée. Nous mettrons en même temps en présence du Dieu *un* de Moïse, *l'Unité divine*, comme nous la connaissons. Beaucoup, sans ce parallèle, ne comprendraient pas notre idée de Dieu. Nous compléterons ainsi le travail critique commencé dans les numéros 14, 15 et 16 de la *Revue*, qu'une mise en demeure acerbe et prématurée est venue interrompre. On verra alors comment, en suivant une bonne méthode, on peut affirmer à la fois, sans aucune contradiction, la personnalité de Dieu, son ubiquité et son infinitude.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'œuvre, d'ailleurs si puissante, de Moïse, c'est que le législateur des Hébreux, en même temps qu'il nomme Dieu de son vrai nom qui est : L'ÈTRE (en hébreu : *Jéovah* ou *Javeh*) et le fait s'affirmer lui-même comme immense et éternel, — c'est-à-dire sans limites de temps et d'espace, — le personnifie cependant, et l'anthropomorphise en le faisant parler, penser et agir comme un simple mortel. Il y a là une apparente contradiction qui n'a pu échapper au fondateur de la nationalité hébraïque.

(1) Exode, chap. xxxii. Heureusement pour l'honneur de Moïse et de Jéovah, il est permis de mettre en doute la véracité de l'anecdote rapportée dans un livre rédigé par Esdras, huit ou neuf siècles après l'événement.

Sans doute il ne faut pas, quand il s'agit du Dieu de Moïse prendre le mot *antropomorphisme* dans le sens étroit d'une matérialisation de la divinité dans une forme corporelle. La pensée de Moïse est certainement opposée à toute corporéité matérielle de *l'Eternel*. Il le répète sans cesse, et défend à son peuple, sous les peines les plus sévères, de se faire une image de son Dieu. Cette interdiction, inscrite sur les tables de la loi, précède tous les articles du Décalogue, et l'on peut dire qu'elle est la condition expresse de l'alliance que Jéovah a contractée avec son peuple, de sorte que sa violation était considérée comme le seul crime qui ne pût lui être pardonné. On sait comment dans l'affaire du *Veau d'or*, Moïse punit la première transgression à ce commandement : trois mille hommes massacrés pour avoir adoré Dieu devant une statuette représentant le bœuf Apis. Ses successeurs, juges, prêtres, prophètes et docteurs persistèrent, après lui, dans cette voie et ne reculèrent jamais devant l'emploi de moyens analogues. La Bible est toute remplie de meurtres de ce genre, commis au nom du « Dieu fort et jaloux », de sorte que l'on s'étonne de voir le même Dieu donner à son peuple des lois si sages et si humaines et lui inspirer en même temps des actes si atroces de fanatisme et d'intolérance religieuse. C'est à Moïse qu'il faut faire remonter l'honneur dès unes et la responsabilité des autres. Si ses lois ont fait un peuple de ce qui n'était qu'une horde d'esclaves, le fanatisme de ce peuple, son exclusivisme religieux l'ont rendu insupportable aux autres peuples, et ont nui, au lieu de la servir, à la cause de l'unité divine. Les Juifs n'ont jamais compris que si l'ÈTRE (*Jéovah*) restait le *Dieu des Juifs*, il ne pouvait être *reconnu* par les autres peuples et devenir le Dieu du genre humain. Il faut à chaque race, à chaque peuple, et peut-être bien à chaque homme, un Dieu fait non pas sans doute à son image physique, mais à l'image de son âme, de son être moral et en rapport avec sa manière de comprendre ses rapports avec ce qu'il sait ou imagine du monde et de soi-même. C'est pourquoi l'idée de Dieu ne s'impose pas. Elle est donnée par le sentiment spontané du Moi de chacun, qui l'a reçu lui-même de la tradition, de l'éducation et des influences du milieu, en l'accommodant à son usage, selon son degré de lumière et de développement. Mais on se tromperait si l'on pensait qu'il est indifférent de se faire telle ou telle idée de Dieu. Autre chose est de reconnaître l'autonomie de la conscience et de respecter également toute croyance sincère, ou de laisser le sentiment de chacun se laisser aller à croire ceci ou cela en dehors de toute

science et de tout examen préalable. S'il est vrai que notre société contemporaine soit arrivée à l'âge de raison, il faut lui apprendre que le sentiment, par lui-même, est aveugle et a besoin d'être toujours guidé par la Raison, et que la Raison elle-même a besoin des lumières de la science. Cela est vrai pour l'idée de Dieu et pour les croyances religieuses comme pour tout le reste. Bien plus, comme l'idée que l'on se fait de Dieu se rattache toujours à une conception générale du monde physique aussi bien que du monde moral, embrassant ainsi l'ensemble des rapports humains, nos erreurs, sur ce point, ont plus d'importance que sur tout autre sujet. Combien cette pensée doit nous rendre prudents et réservés quand nous traitons cette redoutable question, sans qu'il nous soit jamais permis de reculer devant l'expression de la vérité. Restons bien convaincus que tôt ou tard la vérité nous sauvera. Que dis-je ? Elle nous sauve tous les jours. Elle est le Messie toujours attendu et toujours manifesté à son heure. Elle est le *Verbe* toujours prêt à apparaître et à projeter sa lumière sur le monde qui souvent la méconnaît et ne la reçoit point. Mais nul n'a le droit d'étouffer ou d'ajourner l'idée qu'il porte en soi, sous prétexte qu'elle sera incomprise, et que le milieu n'étant pas préparé à la recevoir, elle risque d'y apporter non la paix et la conciliation, mais le trouble et le désordre. Lâches considérations d'une volonté défaillante !

L'idée n'est pas la propriété de celui qui la porte. Eclose dans un cerveau humain, fécondée par la Raison éternelle, elle est le produit de tous les travaux antérieurs, de toutes les recherches et de toutes les souffrances de ceux qui nous ont précédés. Faite de leur sang et de leur âme, elle appartient à l'héritage commun de l'humanité, par conséquent à tous les hommes. C'est pourquoi ceux qui, jadis ou naguère, mirent la lumière sous le boisseau, sont inexcusables. Ils commirent ce péché contre le Saint-Esprit, le seul, selon Jésus, qui ne puisse être pardonné. C'est pourquoi aussi, c'est une parole impie et criminelle, celle de ce lettré, écrivant « que s'il avait la main pleine de vérités, il ne l'ouvrirait pas! » Et c'est pourquoi enfin, plus nous croyons à *la valeur* de l'idée que nous avons conçue et méditée, plus nous sommes tenus de la donner *gratuitement* à tous, afin que chacun en tire ce qu'il peut en tirer. Le soleil en répandant à flots sa lumière sur le monde, demande-t-il à chaque être s'il est prêt à la recevoir et dans quelle mesure il pourra se l'assimiler? Donc, *qui potest capere, capiat!*

Tout en priant d'excuser cette longue parenthèse, nous allon

en ouvrir une autre pour exposer sommairement notre idée de Dieu et notre conception du monde et de la vie, afin que nos lecteurs puissent voir à la lumière de quels principes et de quelle méthode nous formulons nos critiques des fausses notions que nous combattons et qui, tant qu'elles seront maîtresses des esprits feront obstacle aux vérités que nous avons à faire accepter sur Dieu, le monde, l'homme et ses destinées. Ce n'est qu'en amenant nos lecteurs à se placer, au moins provisoirement, à notre point de vue, en définissant les mots et en expliquant le sens souvent nouveau que nous leur donnons, que nous arriverons peut-être à parler avec eux la même langue. Ce qui est indispensable aux hommes pour se comprendre.

*
* *

NOTRE IDÉE DE DIEU.

Disons d'abord pour éviter tout *mal entendu*, ce qu'il faut entendre par le mot *Dieu*. Nous justifierons plus tard notre définition en montrant que, non seulement cette définition s'appuie sur la science et s'accorde avec ses plus récentes découvertes, mais qu'elle a pour elle les plus antiques traditions et se retrouve avec de légères variantes sous le voile de la fable et du symbole, au fond de toutes les grandes conceptions religieuses du passé, jusques et y compris l'idée chrétienne évangélique, où elle meurt étouffée par les successeurs des apôtres.

Nous entendons par le mot *Dieu*, l'ÊTRE conçu dans son unité universelle, dans sa permanence et dans sa plénitude.

Dieu, ainsi compris, a, pour représentation objective, l'Univers matériel, mais il ne se confond pas avec l'Univers qui le manifeste à nos sens et le raconte éternellement à notre intelligence.

Nous voyons Dieu par les yeux de l'esprit dans l'unité universelle et permanente d'où divergent et où convergent tous les rapports, tandis que l'Univers nous apparaît, dans ses formes matérielles et dans toutes ses productions tangibles comme une multiplicité phénoménale toujours nouvelle, et toujours harmonique en toutes ses parties, mais changeante et transitoire dans son incessant *devenir*.

Cependant si, sous peine de glisser dans le panthéisme et dans l'idolâtrie polythéiste, il convient de distinguer Dieu de l'Univers qui le manifeste, il ne faut pas songer à l'en séparer. L'Être-total conçu par la pensée, et l'Univers, pris pour l'ensemble des choses qui tombent sous les sens, ne sont que les deux aspects de la réalité et comme les deux côtés d'une même médaille.

En effet, l'*Être*, que nous le considérions dans son tout synthétique ou dans tel ou tel corps terrestre soumis à notre observation directe, nous présente partout le même dualisme.

L'unité et la diversité coexistent partout dans la nature. Seulement il est à remarquer que si les corps des règnes animal, végétal et minéral ont tous également ce double caractère, on peut constater que l'unité devient de plus en plus prédominante à mesure qu'on s'élève sur l'échelle des êtres, de telle sorte que lorsqu'après avoir suivi l'évolution croissante de la vie et de ses attributs : la sensibilité, l'intelligence, la volonté, on arrive au sommet de la vie animale, à l'homme doué de conscience et de raison, et qu'on l'observe aux diverses étapes de son développement, on voit que *son unité* domine d'autant plus *la diversité* des éléments qui le constituent qu'il s'éclaire et s'améliore davantage et surtout qu'il sait mieux vouloir, agir et se posséder dans la souveraineté de sa raison. Sur ce terrain de la liberté morale, de la volonté, de l'activité et du gouvernement de soi-même, il n'est pas de limite au progrès de l'homme social. Il peut monter de degré en degré, élargissant toujours la sphère de son savoir, de son action et de son autonomie jusqu'à l'état divin, où il se sent vivre dans tout ce qui est.

Pour s'élever à l'intelligence de l'unité divine, il suffit d'étendre par la pensée au *Grand Être*, à l'Être pris dans sa totalité inconnue, l'idée que l'homme se fait de lui-même lorsqu'il se considère à la fois dans sa multiplicité corporelle et dans l'unité spirituelle de son âme. Il se sent bien *un*, en effet, et toujours identique à lui-même, quel que soit le temps écoulé depuis sa naissance et quels que soient les changements qui ont pu s'opérer dans ses manières d'être. Il y a donc en lui quelque chose qui *permane* au milieu du mouvement incessant de toutes ses molécules : c'est son Moi conscient. En outre ce Moi conscient se sent vivre dans toutes les parties de son organisme comme s'il y était représenté partout à la fois. C'est qu'en effet il possède une âme vivante qui le met constamment en rapport dynamique, au moyen des centres et des filets nerveux, avec toutes les fibres, cellules et globules qui constituent sa matérialité ; de sorte que rien de ce qui touche son corps ne lui est étranger. De même par les organes de ses sens, tout ce qui intéresse son être intellectuel et moral parvient à son Moi conscient, dans les relations que son âme sensible et intelligente peut établir avec le monde extérieur.

Cet examen sommaire de l'être humain étendu à l'Être qui les contient tous permet à chacun de nous de se représenter l'univers comme le corps de Dieu, et de reconnaître dans ce grand corps

la nécessité d'un dynamisme invisible qui en anime toutes les parties et ramène l'indéfinie variété des relations à un centre conscient où l'Être se possède dans son unité universelle.

Ce centre spirituel ou Moi conscient de l'Univers, c'est DIEU.

Nous montrerons plus tard en traitant du monde physique que non seulement la vie et les mouvements spontanés des corps organisés et des atomes hypothétiques de la chimie sont inexplicables sans un dynamisme spirituel immanent dans toutes les parties de l'Être et des êtres, mais que les mouvements réguliers et balancés des corps célestes sont inexpliqués et inexplicables par la théorie de la gravitation. Partout à la passivité des molécules matérielles il faut opposer une activité spirituelle qui les détermine au mouvement et leur fasse équilibre dans les limites d'une loi mathématique qui se confond avec la raison éternelle. Pour le moment il nous suffit de nous en tenir aux beaux vers de Virgile, dont la pensée appartient à l'ancienne conception de l'âme divine, immanente dans le monde et qui, au temps de Virgile, était encore enseignée par l'initiation aux mystères :

» Principio cœlum ac terras camposque liquentes
» Lucentemque globum lunæ titaniaque astra,
» Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
» Mens agitat molem, et magno se corpore miscet. »

« Dès le principe des choses, le ciel et la terre et les mers, le globe lumineux de la lune et l'astre titanique du soleil sont animés par l'esprit, âme universelle, qui répandue dans les veines du monde en meut toute la masse et se mêle, immanente, au corps immense de l'univers. »

(*A suivre.*) CH. FAUVETY.

LE FLUIDE ANIMAL OU LE PSYCHISME [1]

La vie est un phénomène cosmique. Elle n'est liée, ni à l'existence des planètes ni des organismes, mais à la sensibilité des atomes dans le fluide universel.

Les plus petites particules de leur matière, volatilisée dans le cratère de la planète ont permis la formation de l'air, de l'eau, des vapeurs, et de toutes les matières qui y sont contenues, dans leurs divers états de condensation, de dissolution et de diffusion.

Tous les mondes planétaires formés des mêmes atomes, gravitent dans le fluide universel. Tous les germes de vie, tous les

(1) Voir la *Revue* du 15 août 1885.

principes héréditaires ou de continuité qui ont vécu sur ces globes, retournent dans ce fluide, laissant au monde qu'ils quittent, les éléments magnétiques qu'ils lui ont empruntés.

Le fluide universel est ainsi peuplé par des puissances psychiques à tous les degrés d'avancement.

Alors que les atomes, et tous les germes de vie du blastème, sont soumis, suivant leur espèce, à des transformations, soit en dissolution dans l'eau, en vapeurs dans l'air, ou en diffusion dans la sève des végétaux, ou dans l'estomac des animaux, pour former les corps et les organismes, les puissances psychiques de tous les degrés, peuvent entrer en corrélation avec les puissances magnétiques encore liées à un organe, c'est là ce que j'appelle le psychisme. Le phénomène de l'animalité est le plus important à bien établir, et à bien comprendre. Il est la clé de tous les phénomènes psychologiques, tant au point de vue physiologique que vraiment psychologique.

Ce qui caractérise cette conception, c'est de distinguer dans tout être, l'élément magnétique de l'élément psychique ; de faire de l'un l'élément d'ordre statique qui est l'état acquis, et de l'autre l'élément d'ordre dynamique qui est l'état progressif. Par leur corrélation avec le fluide universel, toutes ces sensibilités spéciales, même les plus petites que puisse rêver l'esprit humain, reçoivent de lui une impression qui est un lien commun à toutes, c'est ce qui constitue leur état statique, qui se manifeste par l'attraction générale ; leur dynamisme vient de leur sensibilité spéciale ; c'est elle qui, suivant son intensité, sa délicatesse, constitue l'état plus ou moins avancé. C'est d'elle que vient l'affinité élective. Elle spécifie aussi bien les mouvements attractifs que les corrélations électives, c'est ainsi qu'elle forme un être qui semble complexe, parce qu'il est animé de deux forces.

Tous les éléments magnétiques eux-mêmes sont donc formés d'un principe sensible, qui leur donne une puissance élective, qui préside à ses corrélations, et d'un principe attractif qui unit toutes ses corrélations et leur impose ainsi une coordination.

C'est là l'origine de la loi biologique de la correlation de la fonction à l'organe et de la coordination des organes. On voit qu'elle s'applique aussi bien aux phénomènes physiques et chimiques que biologiques et psychiques. Elle peut devenir aussi la loi de la chimie vivante, et de la corrélation et de la coordination physique des corps.

J'ai cru pouvoir assimiler l'état statique à la fonction femelle, et l'état dynamique à la fonction mâle, ces fonctions ne sont pas

visibles dans la corrélation et la coordination physique, ni dans les combinaisons chimiques. Il y a eu pourtant toute une théorie chimique basée sur l'électricité.

On a été obligé d'y renoncer à cause même de cette affinité élective qui domine la puissance statique, et peut détruire un état existant pour en construire un autre, ce n'était plus de la chimie comme on l'entendait, la physiologie apparaissait dans la chimie, et nous avons vu ce phénomène physique, des chimistes voulant dominer la physiologie et ne pas croire que leurs éléments sont vivants et animés.

LA GÉNÉRATION.

Les études sur la génération sont très peu avancées. Les savants sont loin de s'entendre sur la signification de ce phénomène. Je crois qu'il n'est nécessaire que pour la continuité et l'hérédité des fonctions liées à l'organe.

En effet, on voit la fonction de continuité, tout en conservant la fatalité organique, revêtir des caractères de plus en plus affectifs et intellectuels, de convenance de famille, de société. Elle n'a alors, positivement, d'autre but que de transmettre les principes d'hérédité statiques, à l'esprit qui les a abandonnés en mourant à la vie organique, et qui les retrouve ainsi en renaissant à cette même vie.

LA PARTHÉNOGENÈSE OU GÉNÉRATION PAR LES VIERGES.

Je propose une nouvelle explication de ce phénomène. Quelques savants croient que l'organisme ne produit rien. Qu'il n'est qu'un organe de corrélations éphémères, sans réalité subjective, ni objectives. Je crois que ces phénoménalités affectives et intellectuelles qui naissent dans les organismes, sont des réalités psycho-physiologiques, et qu'elles constituent la parthénogenèse; ces réalités psycho-physiologiques sont acceptées par d'autres savants, et un philosophe allemand a même posé cette question, quelle est la place qu'elles occupent dans l'espace. Je réponds de suite, et j'espère le démontrer bientôt, un peu plus loin, elles sont les premiers éléments de l'hérédité physiologique, et plus tard de l'hérédité animale et ont pour destinée de former les familles par la génération sexuelle. Cette question est très certainement liée à celle de la

PRÉEXISTENCE DES GERMES.

Des expériences faites par des savants d'une haute valeur scientifique et expérimentale, ont démontré qu'il n'y avait pas de génération spontanée. Que chaque être avait un germe préexis

tant. De plus, la remarque très judicieuse et expérimentale, que la fonction de génération dans les organismes est un fait postérieur au développement accompli par la nutrition et la respiration, lui enlève déjà tout caractère et toute prétention à une primauté de fonction. Il est parfaitement établi que la nutrition et la respiration dominent la génération et sont des conditions du phénoméne.

Les deux courants électriques internes et externes que nous avons liés aux fonctions de la génération, sont avant tout, l'un, un courant de nutrition, et l'autre un courant de respiration. C'est dans ces deux courants, qu'on croit formés tout d'une pièce, que sont les éléments magnétiques qui forment le blastème hors et dans la cellule, spontanément, et très certainement sans organes de génération. Et qu'on voit naître hors et dans la cellule, des granulations albuminoïdes, formant de l'amidon, de l'aleurine, de l'inuline, qui sont toutes des substances plus ou moins albumineuses, farineuses, amidonnées, qui paraissent former une famille vitale. On peut certainement en dire autant des germes de vie dont la fonction est liée à la constitution de ces organes au moins par coordination. Puis apparaissent du tannin et des cristaux qui sont dus à des germes de vie différents et qui vivent dans le résidu du blastème.

Puis on voit des noyaux dans lesquels un nucléus ou petit noyau se développe. C'est toujours un germe qui arrive là, suivant son attraction. Ils ont à peu de chose près la même composition que les granulations, exercent sur celles-ci une attraction vitale, puisque ce sont tous des composés complexes qui se groupent sans se décomposer ; c'est ainsi que la cellule se forme et qu'elle grossit par quelque chose qui ressemble à la nutrition et à la respiration, et qu'elle multiplie par la division du noyau qui partage les granulations en deux groupes et forme deux cellules.

Puis on voit les chlorophylles, nous avons indiqué leur rôle dans le fluide végétal.

Tous ces germes préexistent, toutes ces formations se font par action magnétique, et on comprend qu'on croie à une génération spontanée. Mais la préexistence des germes étant reconnue expérimentalement, l'indépendance réciproque de chaque élément magnétique étant reconnue physiquement par l'attraction, et chimiquement par l'affinité, il est très logique de la reconnaître dans le fluide végétal et dans le fluide animal.

Aussi les partisans de la spontanéité avaient édifié la théorie de l'évolution qu'ils ont appelée le monisme parce qu'ils sont

forcés d'admettre une seule espèce de germe de vie, se développant par sa seule virtualité. Les deux théories se ressemblent quant au point de départ, mais la préexistence des germes, admettant des germes de tous les degrés de développement, est plus en rapport avec l'évolution planétaire, l'expérience vitale, et les expériences scientifiques. Ce que nous savons déjà de tous les principes qui agissent dans un même blastème, dans une même cellule, une même plante formant une même famille magnétique et végétale dont tous les membres sont en progrès les uns sur les autres, la chlorophylle qui groupe tous les phénomènes primitifs dans une individualité mâle et une autre qui est femelle, inaugurant un être nouveau qui participe des deux, possédant en son individualité le principe statique et dynamique des deux parents qui deviennent le principe de continuité et d'hérédité, tout cela me semble plus conforme aux faits.

C'est en vain que le monisme, comme élément de vie, de sensibilité, d'intelligence et comme évolution, ressemble avec ce qui se passe dans la théorie de la préexistence des germes ; ceux-ci, divers de nature, plus élevés les uns que les autres, se corrélationnent et se coordonnent, cela se conçoit, cela se comprend. Dans le monisme, rien ne peut faire comprendre comment ce germe de vie sortira de son premier état statique. En vain on invoquera l'habitude, elle est plutôt une raison pour rester dans le *statu quo*. D'autres ont invoqué la lutte pour l'existence qui n'est autre chose qu'une habitude transmise, et n'explique pas mieux le progrès, puisqu'elle enseigne la transmission du *statu quo* même de l'habitude par la génération.

Elle ne rend pas compte de la transformation des espèces qui est son grand cheval de bataille, que tout le monde sent et que personne n'explique.

LA TRANSFORMATION DES ESPÈCES.

Serai-je plus heureux?

Le mâle et la femelle se développent séparément, chacun dans leur sphère d'activité ; nous voyons ainsi toujours deux êtres caractéristiques harmoniser en eux les fonctions de la nutrition et de la respiration. Et nous savons que ces deux fonctions, différentes en apparence, ne le sont pas en réalité. L'aliment est pris dans la terre et la respiration est mise dans l'air ; ce ne sont pas des germes de même degré, ceux de l'air sont plus en rapport avec les vibrations solaires. Ils sont l'un vis-à-vis de l'autre comme l'électricité statique et dynamique. Ils forment ensemble des

composés nouveaux qui s'harmonisent avec le principe caractéristique du mâle et de la femelle, de là des motifs réels de variation dans ces deux individus et dans leurs produits. Ce progrès est ménagé, préparé dans chaque individu : c'est ce que j'appelle la parthénogenèse, et reproduit par la génération issue de ces deux influences qui est la génération sexuelle ; ceci ressemblerait encore à une génération spontanée, s'il n'y avait pas la préexistence des germes, ou à l'évolution s'il n'y avait pas la permanence des espèces, car il n'y a que le produit qui progresse, et il est préexistant. Il a été attiré par attraction vers ces modifications du mâle et de la femelle, cela suffit pour expliquer toutes les variations, mais pas pour expliquer le passage du végétal à l'animal, ni de l'animal à l'homme.

DU FLUIDE ANIMAL.

Quels sont les éléments caractéristiques de l'animalité ? ce sont les sens.

Les sens sont des individualités psychophysiologiques qui sont encore attachées à un organe, mais celui-ci est indépendant de l'organisme végétal auquel il est lié aussi bien instinctivement qu'organiquement. Ils mettent en rapport les sens internes d'un organisme, qu'on appelle encore vie végétative, quoiqu'il appartienne à un animal, avec ce qui au dehors de lui peut le satisfaire. Ils créent la notion interne de la vie objective, ils la rendent sensible, si bien qu'elle est accompagnée de crainte et d'espérance. Les sens sont donc une lumière pour les sens internes et un sentiment. Leur corrélation avec les sens internes est complète. Ils les réfléchissent, non seulement comme un miroir, mais ils les sentent. Ils vivent de leur vie, puisque ce sont les fonctions internes qui nourrissent leurs organes. Ils agissent les uns sur les autres et s'impulsionnent réciproquement. Une impulsion interne fait ouvrir les yeux, tend les oreilles, dilate les orifices nasaux, fait frissonner la peau, venir l'eau à la bouche ; comme il suffit de la vue d'un objet pour rappeler les sensations internes déjà éprouvées.

Nous avons vu dans le végétal, les sens internes représentés par le blastème dans la cellule et sa membrane former les sens externes. — Dans l'animal, l'unité du végétal, c'est-à-dire les deux ordres de sens internes et externes constituent les sens internes et les sens constituent les sens externes.

Ici se place une remarque que je crois très importante au point de vue psychologique des sens. C'est leur destination des

fonctions pour la conservation de l'individu de celles pour la conservation de l'espèce, et le rôle bien différent qu'ils jouent dans ces deux phénomènes psychophysiologiques. — Le mâle et la femelle d'une même espèce animale peuvent très bien se battre, se disputer la nourriture pour la conservation de la vie individuelle, mais le mâle se privera de nourriture pour la femelle, aussitôt que les organes sexuels sont en jeu, et il disputera la femelle aux autres mâles jusqu'à la mort. En vain objectera-t-on qu'il se bat pour une satisfaction organique, les soins, les prévenances continuent, alors même que la femelle ne peut plus le recevoir, il veille avec elle, sur les petits, jusqu'à ce qu'ils puissent se passer d'eux. Il y a même une éducation par tradition pour leur apprendre à marcher ou à voler, connaître la nourriture qui leur convient, éviter les dangers.

N'est-il pas évident que la fonction de génération fait taire la vie individuelle organique, et naître la fonction altruiste ou psychique par une nouvelle corrélation. — Cela ne prouve-t-il pas la préexistence des germes, et la possibilité à l'un d'eux, de même nature de celle qui caractérise le mâle et la femelle, de venir s'emparer des organes de cette phénoménalité animale qui est attachée à cet organisme végétal, et renaître à la vie dans ce milieu héréditaire, naître à la famille où il trouvera la tradition?

La préexistence des germes, l'évolution dans le père et la mère par la parthénogenèse, la formation de la famille par les sexes, la tradition transmise aux petits par les parents, n'est-ce pas plus logique, plus physiologique, plus conforme aux faits que le monisme et la sélection par la lutte pour l'existence. Ne pourrait-on pas appeler d'un même mot toute cette série de phénomènes de l'animalité, n'est-ce pas l'instinct psychique? N'est-ce pas le psychisme.?

Les sens montrent les objets chacun suivant leur sensibilité spéciale comme un tout, une unité. Nous ne connaissons les êtres que par eux. Et quand plusieurs sens sont employés, nous avons deux unités, une qui se rapporte aux facultés affectives, et l'autre aux facultés intellectuelles. Ce n'est que par la formation de ces facultés, que l'esprit est armé, qu'il a le sentiment de la composition complexe des êtres, qu'il peut les connaître dans les détails.

Ce sont ces études de détails qui forment les sciences physiques, chimiques, biologiques, les mathématiques, la géométrie, la mécanique, etc., etc. Chacune de ces sciences suit la même marche. Elle pénètre de plus en plus dans la psychologie des

êtres, dans leur forme, leurs mouvements et dans les infiniment petits qui composent les êtres.

Quoi qu'on en dise, les sciences en sont à l'analyse. Viendra le jour de la science synthétique, et sa loi sera la corrélation et la coordination des êtres, sous une lumière qui n'est encore que l'instinct psychique, et qui ne portera des fruits que lorsque cet instinct devenu intelligent et affectif, sera débarrassé par un sens nouveau, c'est-à-dire par une corrélation nouvelle, des entraves de la vie planétaire; aura formé son unité psychique intellectuelle et affective, et aura communié en esprit et en vérité avec la vie psychique cosmique.

Jusqu'à présent, depuis le moyen âge, l'esprit humain travaille à se connaître, et il en est arrivé à sentir ce besoin d'unité, mais il ne sait comment le formuler. La terre le retient, le captive, l'enchante même ; il y trouve tous les éléments pour satisfaire son activité et bien des aspirations, mais l'unité ne peut se produire. A certaines heures les aspirations à cette unité s'élèvent au-dessus de la terre. Tant d'affections ont disparu, tant de souvenirs attirent son cœur et son regard, tant de révélations intimes de paroles intérieures hypnotisent pour un moment à cette vie terrestre, et semblent l'initier à ce qu'il rêve, réveiller en lui une espérance, cet instinct des choses qu'on ne voit pas, ce doux présage de cette foi qui les montre dans leur réalité.

Il faut une longue pratique de ces aspirations, il faut de longues méditations, il faut souvent être hypnotisé, arraché à notre vie planétaire, se bien pénétrer de ce qu'on désire et espère, pour arriver à croire, à connaître et à aimer, et s'élancer dans une vraie communion d'esprit, vers cette vie psychique, prélude, développement et terme de notre vie planétaire.

Cette œuvre qui commence à être sensible dans le fluide animal, devient de plus en plus consciente par l'étude du fluide humain.

Dr Denis Goulin.

DE LA PERSONNALITÉ DE DIEU

Monsieur le Directeur,

La *Revue* vient de publier, sur l'existence et la personnalité de Dieu, une série d'articles dus à la plume autorisée de M. Fauvety, et auxquels il a été fait diverses réponses. Je crois qu'il serait bon, pour clore la discussion, ou, si l'on veut, pour l'é-

clairer, de citer et de méditer ce que contiennent sur un sujet si élevé les Livres fondamentaux du spiritisme.

A tout seigneur tout honneur : commençons donc par le Livre des Esprits, beaucoup plus vanté que lu parmi nous.

— Où peut-on trouver la preuve de l'existence de Dieu?

— « Dans un axiome que vous appliquez à vos sciences : *Il n'y a pas d'effet sans cause.* Cherchez la cause de *tout ce qui n'est pas l'œuvre de l'homme*, et votre raison vous répondra. » (4) (1).

— Pourrait-on trouver la cause première de la formation des choses dans les propriétés intimes de la matière?

— « Mais alors quelle serait la cause de ces propriétés? Il faut toujours une *cause première.* » (7).

— Où voit-on dans la cause première une intelligence suprême et supérieure à toutes les intelligences?

— « Vous avez un proverbe qui dit ceci : A l'œuvre on reconnaît l'ouvrier. Eh bien! regardez l'œuvre et *cherchez l'ouvrier.* C'est l'orgueil qui engendre l'incrédulité. L'homme orgueilleux ne veut rien au-dessus de lui, c'est pourquoi il s'appelle esprit fort. Pauvre être, *qu'un souffle de Dieu peut abattre.* » (9).

— L'homme peut-il comprendre la nature intime de Dieu?

— « Non; *c'est un sens qui lui manque.* » (10).

— Sera-t-il un jour donné à l'homme de comprendre le mystère de la Divinité?

— « Quand son esprit *ne sera plus obscurci par la matière* et que, par sa perfection, il se sera rapproché de lui, *alors il le verra et le comprendra.* » (11).

— Dieu est-il un être distinct, ou bien serait-il, selon l'opinion de quelques-uns, la résultante de toutes les forces et de toutes les intelligences de l'univers réunies?

— « S'il en était ainsi, Dieu ne serait pas, *car il serait l'effet et non la cause;* il ne peut être à la fois l'un et l'autre. Dieu existe, vous n'en pouvez douter, c'est l'essentiel; croyez-moi, n'allez pas au delà; ne vous égarez pas dans un labyrinthe d'où vous ne pourriez sortir; *cela ne vous rendrait pas meilleurs*, mais peut-être un peu plus orgueilleux, parce que vous croiriez savoir, et qu'en réalité vous ne sauriez rien. Laissez donc de côté tous ces systèmes; vous avez assez de choses qui vous touchent plus directement, A COMMENCER PAR VOUS-MÈMES; étudiez vos propres imperfections afin de vous en débarrasser,

(1) Ces numéros sont ceux des paragraphes *(livre des Esprits).*

cela vous sera plus utile que de vouloir pénétrer ce qui est impénétrable. » (14).

Ouvrons maintenant les *Quatre Evangiles expliqués* de J.-B. Roustaing qui, en tous points, s'accordent avec le *Livre des Esprits* d'Allan Kardec :

« Dieu est le principe intelligent universel *qui agit par l'acte de sa volonté* sur le fluide universel, ses combinaisons, ses transformations, selon les lois immuables et éternelles qu'il a établies, *immuables et éternelles comme son intelligence, sa pensée.* Il est, à ce double point de vue, créateur incréé, essence de toute vie, conduisant tout, par la loi immuable de progrès et d'harmonie, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, dans l'ordre spirituel, fluidique, matériel.

« Dieu : n'est-ce point le moteur de tout ce qui EST? N'est-ce pas l'arbre de couche qui soutient toute la machine? la roue fondamentale où tous les engrenages viennent se réunir? Et sans lui, l'esprit serait-il quelque chose? N'est-ce pas le principe émanateur de tout ce qui vit, de tout ce qui se meut, de tout ce qui EST dans l'infini et dans l'éternité?

« Vos intelligences et vos moyens de communication sont trop bornés pour pouvoir comprendre Dieu dans son essence *et ses moyens d'action* comme créateur incréé : cependant, comparez Dieu au soleil de l'univers infini, lumière étincelante que l'aigle peut *seul* voir en face; son regard crée la vie, son souffle crée l'intelligence, et pourtant — ô nudité de votre langage, infirmité de votre intelligence qui vous forcent à restreindre l'immensité de Dieu à des comparaisons matérielles! — Dieu, ce principe de tous les principes, cette source intarissable de toutes les vies, *n'est point un corps limité comme les hommes cherchent à le comprendre.* Dieu est ce principe *seul et unique* de tout ce qui EST, lumière de tout ce qui voit, fertilité de tout ce qui produit. Dieu est la cause de toutes les causes que vos sens grossiers cherchent inutilement à comprendre, *et que ceux-là seuls qui l'approchent comprennent.*

« Dieu, créateur incréé, EST PERSONNEL ET DISTINCT DE LA CRÉATION, comme la cause est personnelle et distincte de l'effet, bien qu'il en dérive et qu'il s'y rattache. Attendez que vous soyez assez épurés pour pouvoir comprendre ; car nous ne pouvons que vous dire : Cet Être qui EST, et sera de toute éternité, notre Dieu, MAITRE INDULGENT ET DOUX qui règne sur toutes choses, dirige tout ce qui EST dans l'univers, dans l'immensité, dans l'infini.

« Combien vous avez à progresser, pauvres petits enfants, qui n'avez pas encore ouvert les yeux à la lumière, pour pouvoir soutenir l'éclat de cet astre lumineux. Laissez tous les penseurs rêver à leur aise; marchez en avant, et n'oubliez pas que, si la lumière n'est point faite pour les aveugles, *ceux qui veulent y attacher des regards indiscrets peuvent être frappés de cécité.* » (J. B. Roustaing, vol. III, page 285 et suiv.)

Pour copie conforme : J.-E. GUILLET.

17 août 1885.

CE QUE L'ON EST APRÈS LA MORT

J'essaye une réponse aux questions posées dans la *Revue* du 1er août au sujet de la forme conservée par l'Être après la mort du corps.

On le dit et je le comprends, en l'état il n'est pas possible de répondre scientifiquement. Il faut donc s'en tenir aux constatations, expériences et déductions offertes par l'étude du spiritisme.

Ainsi, les médiums voyants ont une faculté précieuse qui permet d'étudier les phénomènes d'outre-tombe. La photographie peut être fort utile et les matérialisations me paraissent une réponse topique à ces questions.

Il en résulte que non seulement les Esprits conservent la forme humaine, mais qu'ils sont pourvus de tous les moyens nécessaires à la manifestation de la vie.

Le périsprit est d'une nature fluidique matérielle. Bien qu'il soit la reproduction de la personne humaine, l'Esprit a le pouvoir, paraît-il, de lui donner momentanément la forme qui lui convient.

Je me rappelle que lors des guerres d'Italie, il a été rapporté qu'un médium voyant apercevait les périsprits de soldats tombés sur le champ de bataille, se dégageant lentement de leur enveloppe terrestre et certains, subissant encore l'entraînement de l'action, continuaient à s'escrimer contre l'ennemi.

Dans les séances spirites, les médiums distinguent parfaitement les Esprits qui prennent part à l'action qui se déroule devant eux et dans laquelle ils sont souvent acteurs. Tout indique qu'ils sont des êtres organisés comme nous, mais à l'état fluidique.

Il n'est pas rare de recevoir des communications d'Esprits qui ne se croient pas morts. Ils croient vaquer à leurs occupations habituelles. Une sorte de trouble ne leur permet pas de se rendre compte de leur état qui cesse lorsque cette expiation prend fin.

Voici ce que j'écrivais le 27 août 1883 à un de nos frères en croyance :

Permettez-moi de vous soumettre mon opinion sur les matérialisations. Je crois qu'elle doit être celle de beaucoup de spirites.

Je me représente le périsprit comme étant matière quintessenciée, exactement le double du corps matériel, c'est-à-dire contenant à l'état latent, si je puis m'expliquer ainsi, tous les organes composant notre individualité. On pourrait, à mon avis, citer nombre de faits qui militent en faveur de cette idée qui est, je le crois, grosse de découvertes futures.

Depuis que cette hypothèse s'est présentée à mon esprit, le phénomène des matérialisations s'est éclairé pour moi d'un nouveau jour. En effet, il me paraît rationnel de se représenter l'Esprit autorisé se mettant en rapport avec un médium et soit par lui-même, soit avec l'aide d'Esprits présents, lui empruntant les mélocules fluidiques spéciales nécessaires pour donner la vie matérielle à chacun de ses organes.

Il faut le reconnaître, si les choses se passent ainsi, c'est une nouvelle preuve des lois admirables de simplicité et de grandeur de notre Créateur.

C. JULIEN.

Besançon, 5 août 1885.

CONFÉRENCE SPIRITE A SERMAISES (LOIRET)

Le vendredi 14 août, vers les deux heures de l'après-midi, une vingtaine environ des membres du groupe spirite, 176, rue du Faubourg-Saint-Denis, étaient réunis à la gare d'Orléans. Ils se rendaient tous ensemble à Sermaises (Loiret) où devait avoir lieu, le lendemain, une double cérémonie : le baptême spirite des deux enfants de nos amis : MM. Daguet et Corcol.

Quand nous disons *baptême*, nous nous trompons : car nous n'avons pas besoin d'effacer le péché originel, et encore moins croyons-nous qu'il soit nécessaire de verser un peu d'eau sur la tête d'un nouveau-né pour qu'il puisse, s'il vient à mourir, être reçu dans le séjour des bienheureux.

Ce n'est donc pas d'un baptême proprement dit qu'il s'agissait. Ce que les parents voulaient, c'était donner à leurs enfants des parrains et des marraines, c'est-à-dire des protecteurs, pour le cas où il plairait à Dieu de les rappeler eux-mêmes dans le monde des esprits, avant que leur tâche ne fût achevée.

Il avait été décidé que la cérémonie serait précédée d'une conférence que devait faire M. Metzger. Nous avions pensé qu'à cause de la fête, tous les habitants de la commune interrompraient leur travail et pourraient ainsi assister à la conférence d'abord, à la réception des deux enfants ensuite. Il n'en fut rien malheureusement ; beaucoup se livrèrent à leurs occupations journalières. Pourtant plus d'une centaine de personnes répondirent à notre appel.

Partant de ces paroles du Christ : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand le Consolateur sera venu, l'Esprit de Vérité, il vous conduira dans toute la vérité », M. Metzger a démontré que, même au point de vue chrétien, nous avions le droit, et par conséquent le devoir, de chercher à connaître la ou les vérités dont Jésus avait laissé entrevoir la révélation ultérieure à ses disciples. Il a montré que les additions faites à l'Évangile, loin de le compléter, l'ont au contraire dénaturé : que là où le Christ avait dit qu'il fallait « adorer le Père en esprit et en vérité », l'Eglise dit : Il faut adorer à Lourdes, à Paray-le-Monial, à la Salette, etc. ; que là où le Christ avait dit d'adorer le Père et rien que le Père, l'Eglise dit d'adresser ses prières à Marie, aux saints qui les transmettront au Père et au Fils. — Il a ajouté que la prière ne consiste pas, ne doit pas consister en vaines formules, en paroles apprises par cœur et récitées comme on récite une règle de grammaire ou d'arithmétique ; mais qu'elle est et doit être avant tout le cri du cœur qui aspire à Dieu.

Puis s'attaquant aux anathèmes dont l'Eglise est toujours prête à accabler quiconque ne pense pas comme elle, M. Metzger a dit que là encore elle est loin d'être fidèle à l'enseignement du Christ : car le Christ ne maudissait pas. Aussi les spirites qui sont plus que tous autres en butte aux malédictions du clergé, imiteront-ils l'exemple de Jésus plutôt que celui que leur donne l'Eglise. Ils seront satisfaits s'ils parviennent à éclairer, ne fût-ce que quelques-uns de ceux qui les accusent si complaisamment d'être en communication avec le diable. (?)

Ici le conférencier se demandant quel était d'après l'Eglise le but du diable, n'a pas eu de peine à montrer que, cherchant constamment à éloigner les hommes de Dieu, à les entraîner au mal, à se les *approprier* en un mot, Satan ne serait qu'un imbécile, s'il venait, lui, l'ennemi de Dieu et de tout bien, nous dire d'aimer, de pardonner, d'exercer la charité : car en faisant cela, il prêcherait contre lui-même.

Ce n'est donc pas lui qui nous parle, qui se communique à nous, mais bien ceux d'entre les nôtres qui ont passé de la vie corporelle à la vie spirituelle.

Le conférencier a insisté ensuite sur ceci : que croire à la présence constante de ceux que nous avons aimés, est une croyance essentiellement moralisatrice. Que de mauvaises choses, en effet, ne se feraient pas si l'on se savait toujours sous l'œil vigilant et attentif de ces témoins invisibles qui voient tout, qui entendent tout, qui devinent tout!

Mais croire à la présence de nos bien-aimés, est aussi une pensée bien capable de nous rendre plus heureux. Car ce qui nous désespère souvent et nous accable dans nos douleurs tant physiques que morales, c'est moins encore la souffrance elle-même que l'isolement, l'abandon où nous croyons être. Savoir alors que nous ne sommes pas seuls, que nous ne sommes pas abandonnés, c'est un encouragement et c'est une force.

Enfin, le conférencier a expliqué que nous ne croyons pas que les messes, pèlerinages et autres choses du même acabit, puissent faire du bien à ceux qui souffrent dans l'autre vie ; mais que nous avons d'autres moyens plus efficaces pour leur venir en aide, et il a indiqué quels sont ces moyens.

Et il a terminé par cette pensée que l'Eglise agirait sagement, si elle cessait de maudire ; — qu'au lieu de nous diviser pour des formules, généralement aussi peu comprises que peu compréhensibles, il vaudrait mieux chercher un terrain commun où nous pussions tous nous tendre la main ; que ce terrain est d'ailleurs tout trouvé : c'est le bien que nous voulons tous en fin de compte. — Placés sur ce terrain, et forts de notre union, nous pourrons chercher à nous éclairer les uns les autres par des discussions loyales, sincères, sans aigreur. Nous travaillerons ainsi à établir la paix dans la société, ce qui est infiniment plus moral et plus chrétien que les excitations à la haine, au fanatisme, dont retentissent trop souvent les voûtes de nos églises.

La conférence terminée, on a apporté les deux enfants : Yvonne Berthe Corcol et Raymond Daguet (M^mes^ Daguet et Corcol sont sœurs, et M. Corcol, qui habite Paris, et qui est le médium du groupe spirite, 176, rue du Faubourg-Saint-Denis, avait voulu rehausser l'éclat de cette petite fête en amenant sa fillette à Sermaises). Les deux parrains : MM. Henri Poulain et Charles, tant en leur nom, qu'au nom des deux marraines, ont expliqué, en quelques paroles émues, quel était le but de cette cérémonie : donner à ces enfants « un soutien et un guide dans les embûches

de la vie, dans le cas où Dieu, sainte providence, rappellerait leurs chers parents à la vie spirituelle. » Et publiquement ils ont pris l'engagement d'être ce guide et ce soutien, non seulement par leurs conseils et par leurs encouragements, mais encore, mais surtout par leur vie, en donnant à leurs chers filleuls un exemple qui ne puisse jamais être pour eux une cause de chute.

Après ces promesses, faites en présence d'un auditoire quelque peu étonné, mais fort attentif et point hostile, M. Auzeau a pris la parole. Il s'est appliqué à nous montrer ce que doit être et ce que doit faire un vrai disciple de Jésus. — Il nous a dit que l'idée d'un enfer éternel est peu compatible avec celle d'un Dieu de miséricorde et d'amour. — Que la réincarnation — qui est d'ailleurs affirmée dans la Bible — est nécessaire pour permettre à l'homme de progresser et d'expier. — Il nous a expliqué ensuite comment il entendait le progrès, depuis le moment où l'être, simple atome, paraît pour la première fois à la vie, jusqu'au moment où, après une série innombrable d'existences, il arrive à la perfection.

Il a insisté aussi sur les erreurs des prêtres, tant au point de vue dogmatique qu'au point de vue pratique. « Le spiritisme, suivant lui, vient au temps marqué accomplir la promesse du Christ, apporter une suprême consolation aux déshérités de la terre. »

M. Boyer à son tour vient offrir son tribut à cette pieuse cérémonie. Lui aussi nous parle du spiritisme. Il nous dit qu'il faut avoir le courage de ses opinions, et ne point se laisser arrêter constamment par des considérations matérielles. Qu'importent quelques souffrances, pourvu que le progrès se fasse, pourvu que nous accomplissions fidèlement notre tâche ! L'incrédulité prenant chaque jour une extension plus grande, grâce aux enseignements inacceptables de l'Eglise, il faut que nous qui possédons des preuves absolues de l'immortalité, nous les fassions connaître. Il faut que nous propagions la lumière que Dieu a mise entre nos mains ; que nous cherchions à remplacer l'erreur et le mensonge par la vérité ; que nous mettions à la place du Dieu qui condamne pour l'éternité, le Dieu qui pardonne et qui sauve.

Enfin. M. Corcol, le père d'un des enfants, vient nous parler de ces chers petits : « Nous aimons l'enfant, dit-il, parce que dans l'enfant, il y a l'homme ; parce que dans l'enfant il y a l'avenir, parce que dans l'enfant il y a le progrès »... « Chers enfants, dit-il encore, fleurs qui venez d'éclore, épanouissez-vous aux rayons du divin amour. » Et il continue, en traçant en quelques

phrases bien pensées et bien dites, le devoir des enfants, le devoir des hommes : amour de Dieu, amour du prochain.

L'assistance a prêté une attention soutenue et bienveillante à tous ces discours. Aussi espérons-nous que tout ne sera pas perdu, et que, quelques paroles au moins, tombées sur un terrain bien préparé, porteront beaucoup de fruits.

En tout cas, nous qui étions venus de Paris prendre part à cette double fête de famille, nous en avons tous emporté le meilleur souvenir. Et cela d'autant plus que M. et Mme Daguet nous ont fait le plus gracieux accueil. On sort toujours un peu meilleur et réconforté de ces réunions où le cœur bat à l'unisson du cœur. Aussi disons-nous merci aux amis qui nous ont si bien reçus. Merci et courage. Car du courage, il en faut à M. Daguet qui est le seul spirite de sa commune, et qui, malgré cela, ne craint pas d'affirmer ses croyances. X...

1er septembre 1885,

MONSIEUR LEYMARIE,

Le 29 août, plusieurs amis du groupe du faubourg Saint-Denis, 176, avaient répondu à l'invitation de M. Godard, chef de groupe, 1, rue Dupuis, à l'occasion de son union avec Mlle Dupré, notre sœur en C.

Le soir, malgré une pluie persistante, un grand nombre de nos sœurs et frères, empêchés d'assister au repas de famille, s'étaient joints à nous pour le bal et le concert.

La plus franche gaieté n'a cessé de régner et le jour seul a pu mettre fin aux danses et aux chants qui ont charmé tous les assistants.

Du reste, plusieurs amis de M. Godard, ouvriers bijoutiers, sont certainement de vrais artistes ; ces Messieurs font partie d'une société lyrique qui organise souvent des soirées fort appréciées du public.

Toutes les personnes qui se représentent les spirites avec des figures sinistres devraient nous rendre quelquefois visite pendant nos fêtes de famille.

Les deux époux avaient témoigné le désir de faire suivre d'une réunion spirite la sanction légale donnée par M. le maire du 3e arrondissement. Nous nous sommes donc réunis, le dimanche, 30 août, dans la salle du groupe du faubourg Saint-Denis, au nombre de quarante personnes.

Un Esprit est venu s'exprimer ainsi par les organes du médium, M. Raymond Corcol:

SOUVENIR D'AMITIÉ

MES CHERS ENFANTS,

« L'amour est le flambeau qui doit régénérer la terre, marchez avec lui? Souvenez-vous qu'il n'est qu'une seule manière de conquérir le ciel : c'est de s'aimer.

« Aujourd'hui, vous êtes unis. Vous comprenez quels sont les devoirs que vous avez à remplir l'un envers l'autre. Mais vous devez inscrire dans vos cœurs cette sublime maxime : Aimer, c'est vivre! haïr, c'est mourir! Vous êtes unis par la chair, vous devez l'être encore bien plus par l'esprit.

« Dans les luttes de la vie, vous devez vous aider, vous soutenir réciproquement.

« Epoux, vous devez à votre femme la bienveillance, la tendresse, l'amour, vous devez pousser ce sentiment jusqu'au sacrifice. Quiconque comprend bien son devoir s'oublie lui-même pour penser à sa compagne.

« Femme, vous devez à votre époux, la soumission, la fidélité. Vous devez être son repos après ses fatigues. Vous devez être la fleur qui doit toujours embaumer son cœur.

« Quand votre main caressante essuie son front plein de sueurs, ses soucis s'évanouissent, il oublie ses peines; tout change d'aspect pour lui, l'inquiétude fait place à la joie.

« Puisse cet enseignement vous guider dans la route du bonheur.

« Souvenez-vous que l'union que vous avez contractée en cette vie peut avoir des conséquences dans l'autre.

« Que celui qui se sent le plus fort, aide l'autre. Vous devez vous comprendre, vous soutenir pour gravir la montagne, et vous n'y arriverez pas l'un sans l'autre. Pour soutenir votre courage, vous devez centraliser vos forces, vous devez vous appuyer sur la morale du Christ pour monter au calvaire, vous devez vous aimer pour monter vers Dieu. »

Apres cette belle et touchante cérémonie qui a vivement impressionné tous les assistants, même ceux qui n'avaient jamais entendu parler de spiritisme, nous nous sommes séparés en formant des vœux pour le bonheur des nouveaux époux et la propagation du spiritisme.

Tous nous avons regretté que votre absence de Paris nous privât de l'honneur de votre présence.

Recevez, Monsieur Leymarie, l'expression de nos sentiments les plus dévoués.

BOYER.

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME?

M. A. J. C... (un prêtre sans nul doute), vient de publier à Louvain (Belgique) une brochure intitulée : *Spiritisme, tables tournantes, magnétisme, hypnotisme*. Nous sommes heureux de constater que M. A. J. C... affirme tous les phénomènes spirites, mais il affirme en même temps que nous ne les obtenons qu'avec l'aide de satan (un fort bon diable qui nous donne souvent d'excellents conseils). Nous extrayons de cette brochure le passage suivant :

Qu'est-ce que le Spiritisme?

Ouvrez le meilleur dictionnaire de la langue française, vous y lirez : « *Spiritisme*. Superstition des spirites. — *Spirite*. Personne qui prétend communiquer avec les esprits des morts, par l'intermédiaire d'un médium. — *Médium*. Personne qui prétend servir d'intermédiaire entre ses semblables et les esprits des morts ou autres. »

Ceux qui se contenteront de ces définitions de Littré seront tentés de croire, avec lui, que le spiritisme n'est qu'une vaine superstition, dans le sens le plus vulgaire, et que les prétentions des spirites et des médiums ne sont que folie ou duperie. Mais si la prétendue incrédulité de Littré, à l'endroit des phénomènes spirites, s'explique suffisamment par ce fait évident, que leur réalité acceptée par lui eût mis en échec sa théorie matérialiste, nous n'avons pas, nous, les mêmes raisons de fermer les yeux à l'évidence. Le P. Franco, avec l'autorité de l'érudition qu'il tient de son talent et de ses longues études sur la question, vient de démontrer la réelle existence, la nature et les dangers des phénomènes spirites. Cette démonstration ne nous sera pas inutile. Le spiritisme américain, à la suite des tables tournantes, a trouvé, dans certaines parties de notre pays et en France, un accueil non moins favorable qu'en Italie. Nous connaissons telle population ouvrière, dont on flatte habilement les instincts et l'ignorance, à l'aide de cette religion nouvelle, si facile et si séduisante. Les doctrines vagues et flottantes du spiritisme se retrouvent bien souvent, sans qu'on paraisse s'en douter, dans une foule de discours maçonniques, prononcés sur les tombes, aux enterrements civils, et destinés à endormir la conscience et les remords, en berçant le peuple dans de trompeuses espérances. Il serait facile d'en fournir la preuve.

Voici comment Mgr d'Annibale, au tome second de sa Théo-

logie morale, résume en quelques mots l'histoire des tables tournantes et du spiritisme américain.

« Un autre genre de superstition, ce sont les tables tournantes. Il prit naissance aux Etats-Unis, en 1832, par le fait de trois enfants qui, par jeu, mettaient sans intention les mains sur une table. Il passa de là en Europe, et envahit notre Italie, qui s'en est éprise depuis longtemps. — Toutefois, cette superstition remonte bien plus haut.

« Au commencement donc, on vit de légères tables, de forme ronde, tourner au contact des doigts de plusieurs personnes, dans le sens du mouvement imprimé par leur volonté. Puis, au gré d'un seul, et malgré les autres, les tables se soulevèrent. Aujourd'hui : 1° elles volent, courent, dansent en l'air, saluent les uns, frappent les autres, grimpent sur les murs, etc. Parfois sur ces tables apparaissent de très grandes mains qui vous étreignent si vous les touchez. 2° Parfois elles paraissent briller comme des éclairs dans l'obscurité. 3° Parfois elles font du vacarme, imitent des concerts, le tonnerre, les tempêtes. 4° Parfois elles font tomber les assistants en syncope, arrêtent subitement le mouvement du sang, guérissent instantanément ou engendrent des maladies souvent incurables, et par une force cachée, font tomber en démence. 5° Puis elles donnent des réponses ; elles le firent d'abord par des mouvements variés, par des coups sur le sol. Bientôt, elles marquèrent les lettres de l'alphabet pour en former les mots de la réponse. Puis elles se servirent de la main d'un assistant, voire d'une main invisible faisant mouvoir un crayon. Enfin les réponses furent données par la voix d'un être invisible (1).

« Ces réponses révèlent ce qui se passe dans des contrées lointaines, ou bien constituent des prédictions qui parfois se réalisent (2).

(1) On voulut d'abord expliquer par l'impulsion inconsciente des doigts, les premiers phénomènes ; mais ceux qui suivirent forcèrent à abandonner cette explication. On imagina donc un fluide nerveux, partant de l'homme au gré de sa volonté, s'emparant des tables et les mettant en mouvement, absolument comme pour les corps des magnétisés ; tandis qu'un grand nombre mettait tout au compte de la jonglerie (V. *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1856). Ce double moyen fut répudié et avec raison. Aussi, dès le commencement, plusieurs soupçonnèrent l'action du démon. Dans la suite, l'évidence fut acquise à cette dernière explication ; la nier aujourd'hui, serait avouer qu'on ne veut plus raisonner.

(2) Pailloux. *Le Magnétisme*, etc., p. 250. Du reste les tables divinatoires sont bien plus anciennes ; dans les Indes Orientales, les prêtres de Bouddha, les Lamas, s'en servent pour découvrir les choses cachées ou perdues, et en Chine on en tire des phénomènes presque aussi prodigieux qu'en Amérique. Tertullien en fait mention dans son Apologétique, chap. 23 et le P. Perronne, *de Virt. Rel.* § 835, donne différentes preuves de leur existence chez les païens.

« Tout cet ensemble de faits se relie tellement au spiritisme, que c'est à peine si on peut l'en distinguer ou l'en séparer.

« Le spiritisme aussi prit naissance en Amérique, en 1848; et c'est là qu'à partir de 1852, il envahit l'Europe; et, aujourd'hui, à l'instigation d'hommes criminels, il infeste l'Italie, le sanctuaire de la foi!

Par cette pratique superstitieuse, on évoque les Esprits à l'aide d'un intermédiaire (Médium). Les indices de l'arrivée de l'Esprit sont d'ordinaire ceux-ci: tremblement du plancher, des murailles, de la table, des sièges, de la vaisselle; en un mot, mouvement, branle général de tout l'ameublement. Parfois apparaissent, sans se laisser voir à tous, les fantômes de personnes décédées, tantôt vaporeux et sans consistance, tantôt avec une apparence de corps vivant. Les esprits évoqués répondent à toutes les questions qu'on leur pose, qu'il s'agisse du passé ou de l'avenir. Ces réponses furent données d'abord au moyen de coups; plus tard, en se servant de la main du médium qui écrit; puis, par l'écriture directe; enfin par la parole.

Les apparitions se donnent pour des esprits: anges, démons, ou bien âmes des morts; dans ce dernier cas, la voix est à ce point imitée, que chacun croit entendre un père, un enfant, un époux, etc. Au commencement, ces paroles étaient saintes et pieuses; plus tard, elles varièrent avec les apparitions et selon les lieux. Celles qui se disent simplement esprits, répondent aux questions, et parlent, mentent ou trompent, selon leur fantaisie. Celles qui se montrent comme anges, ou à des catholiques, parlent piété et sont pleines de dévouement pour le Saint-Siège.

« Celles qui se donnent pour démons, ou bien apparaissent à des protestants, débitent des moqueries, des obscénités, des impiétés contre la religion catholique et le Saint-Siège, ou contre toute religion positive, s'ils parlent à des déistes ou à des rationalistes. — Parfois, ces esprits se disent le Christ, et à leur arrivée saluent les assistants par ces paroles: « La paix de mon agneau soit ici, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Ils leur apprennent une nouvelle formule d'oraison dominicale, des actions de grâces, des hymnes, des psaumes, etc. A Munster, ils sont pieux, blâment les discours profanes, recommandent la confession auriculaire et le Saint-Sacrifice de la messe, etc. A Genève, ils louent les dogmes des novateurs, appellent cette ville la ville aimée de Dieu, d'où doit sortir la lumière des nations, la vraie foi, qui n'aura rien de commun avec l'Eglise romaine qu'ils insultent et maudissent. Ils ont soin, bien souvent

aussi, de semer la discorde au foyer domestique, de rendre suspecte la fidélité des épouses, etc.

« Tels sont les faits merveilleux du spiritisme. Ceux qui s'en amusent se flattent que ces esprits ne sont autres que les âmes des morts. Ils ont tort, car ce sont des démons; saint Augustin et saint Chysostôme le disent; les païens eux-mèmes, Porphyre, par exemple, l'ont reconnu et avoué; il faudrait avoir perdu la raison pour en douter. » (*A suivre.*)

LA GRAPHOLOGIE

Parmi les découvertes les plus curieuses de notre époque, il en est une, toute récente, qui attire l'attention des psychologistes. Nous voulons parler de la graphologie, l'art de découvrir le caractère d'un homme dans son écriture. Certes, l'idée est assez singulière, et si quelqu'un se fût avisé de l'émettre il y a deux siècles, il eût bien risqué de terminer son existence en Grève. Il faut avouer aussi que les écrivains de ce temps-là avaient la manie de mêler à leurs recherches les idées les plus extravagantes. Les astres étaient toujours pour quelque chose dans leurs divinations, et cela au détriment de la raison, bien entendu.

La graphologie, telle qu'elle se présente aujourd'hui à nos yeux, n'emprunte rien aux absurdités de ce temps, et, par ses résultats, son étude s'impose aux observateurs psychologistes.

Lavater, dans sa *physiognomonie*, consacre un chapitre à l'écriture. Il pose en principe que l'on voit percer dans l'écriture d'un homme l'esprit de sa physionomie, puis il attire l'attention sur ce fait, qu'il y a autant d'écritures que de caractères.

Humbolt, quoiqu'il n'ait pas noté ses observations, s'occupait aussi de graphologie, ainsi que le prouve une page très curieuse des mémoires du comte Horace de Viel-Castel : « le mariage de M^lle^ de Duras avec le marquis de Custine devait bientôt être décidé. Un matin, la duchesse de Duras avait dans son salon, outre le jeune couple amoureux, le comte de Nieuwerkerke, le baron de Humbolt et quelques habitués. Le baron de Humbolt prétendait connaître les caractères rien qu'à voir l'écriture des gens, et cette prétention, assez bien établie par de nombreuses expériences, faisait ce matin-là le sujet de la conversation. « Voyons, dit tout à coup M^me^ de Duras, en prenant une lettre passée dans sa ceinture, voyons, M. de Humbolt, si vous allez pouvoir juger sur l'écriture que je vous livre, le caractère de la personne qui a

écrit cette lettre. » Le baron de Humbolt, comme un grand savant allemand qu'il était, se recueille, examine et commence une dissertation sur la forme des lettres, leur physionomie, leur étrangeté, puis il arrive à démontrer que l'écrivain dont elles sont le produit est un être extraordinaire, aux goûts bizarres, à l'imagination corrompue, sans moralité... Enfin, il trace un abominable portrait, malgré les efforts de la duchesse de Duras pour l'interrompre (mais on n'interrompt pas un savant allemand), car l'écrivain ainsi jugé n'était autre que le marquis de Custine.

Le mariage fut rompu. Custine épousa M^lle^ de Courtomer, puis il devint l'être sans nom que nous connaissons, M. de Humbolt ne s'était point trompé. »

Cependant la graphologie ne prit un corps qu'en 1869, après la publication d'un ouvrage spécial par MM. Desbarolles et l'abbé Michon. Celui-ci poursuivant ses recherches publia ensuite d'autres volumes, laissant bien loin derrière lui son collaborateur. M. Michon est mort en 1881. Il a assis la graphologie sur des bases sérieuses et son œuvre est continuée par plusieurs de ses adeptes, entre autres et tout spécialement MM. Eugène Schwiedland et Crépieux-Jamin. Ce dernier vient de faire paraître un traité pratique de graphologie (1) qui obtient un vif succès. En l'analysant rapidement nous pourrons exposer l'esprit et la méthode graphologique.

On ne peut nier qu'il existe des rapports entre l'écriture de l'homme et son caractère, et les nombreuses objections qu'on n'a pas manqué de faire aux novateurs, ont été réfutées excellemment. A ceux qui disent : « Je change mon écriture à volonté, » M. Crépieux répond que l'écriture a un fond de constance et d'originalité, puisque l'écrivain la reconnaîtrait entre mille ; à ceux qui disent que chaque pays a son écriture, il répond que chaque pays a son caractère, etc.

Ce sont là les objections que l'on fait le plus communément, il y en a d'autres qui ne sont pas moins bien rétorquées, celle-ci, par exemple : « Quand on est graphologue on peut se donner une écriture rendant toutes les qualités? Non, réplique M. Crépieux, car « chassez le naturel il revient au galop » et, dans une page d'écriture, il est bien difficile de ne pas laisser voir le bout de l'oreille. Il faut songer que le plus petit trait nous indique quelque chose ; or, faire une attention excessive n'est pas possible

(1) Traité pratique de Graphologie, par J. Crépieux-Jamin. Paris, Marpon et Flammarion, éditeurs, ou à notre librairie, 5, rue des Petits-Champs.

sans détruire la fermeté des jambages et donner un aspect suspect à l'ensemble.

« Je crois bien que par exception et seulement pour deux ou trois traits, la falsification est possible, mais habituellement et trait par trait, c'est matériellement impossible. »

Tout le système graphologique repose sur l'étude des signes de l'écriture. Chaque signe indique une tendance, un état du caractère. Quelques-uns sont assez frappants pour être immédiatement admis. Nul ne conteste que l'écriture désordonnée soit celle d'une personne sans soin, que la ponctuation exacte révèle un esprit minutieux, enfin que l'écriture tassée, serrée, appartienne à un avare, etc... Mais il y a des rapports plus subtils qui échappent aux profanes de la graphologie, et qui, cependant ne sont pas moins admissibles que les précédents, ceux que signalent les barres du *t*, entre autres. Les *t* non barrés signifient un manque de volonté ; ceux qui sont barrés haut une tendance au despotisme ; ceux qui sont barrés inégalement, le caprice, l'inégalité dans le vouloir ; l'homme vif trace des barres longues ; le tenace s'affirme par une barre à la base des *t*.

Les graphologues ne paraissent pas être toujours d'accord sur la valeur de leurs signes, mais on n'a cependant pas à craindre, comme le chroniqueur du *Gil Blas*, de se voir passer pour un lauréat du prix Monthyon ou pour un parfait chenapan selon l'Ecole à laquelle on s'adresse. Si des différences existent dans les appréciations de plusieurs graphologues sérieux, elles seront toujours faibles et ne concerneront que des questions de détail.

M. Crépieux-Jamin, dont l'esprit positif se révèle dans tout son livre, fait une bonne application de ses qualités lorsqu'il se met à la recherche d'une méthode graphologique.

« Pour apprécier les caractères de l'infériorité ou de la supériorité dans les écritures, dit-il, il convient auparavant d'adopter à cet égard une classification psychologique.

« Le *génie* qui crée, le *talent* qui réalise et met en œuvre ce qu'il a acquis, *l'intelligence* qui s'assimile, sait apprécier et critiquer, nous paraissent exprimer les principales nuances de la supériorité.

« La *médiocrité*, qui est la marque d'une intelligence vulgaire ou incomplète, *l'absence de caractère spécial*, qui donne naissance aux insignifiants, *l'esprit nul et commun*, qui est le lot des êtres abrutis ou non doués, seront les signes distinctifs de l'état d'infériorité. »

Voilà de la bonne psychologie. On peut tout rapporter à ces classes. L'application graphologique ne se fait pas attendre.

« Une écriture bien naturelle, reproduisant les traits du caractère d'un individu appartenant à la première série, doit nécessairement porter la marque qui la distingue de la seconde.

« En effet, les hommes de génie, de talent, et les intelligents, ont tous une écriture harmonique.

« Les médiocres, les insignifiants et les communs ont une écriture inharmonique.

« L'harmonie se révèle par la clarté, la simplicité, l'absence de signes extravagants et de grands mouvements de la plume qui sont des marques de raison, de jugement. »

De la lecture d'un pareil ouvrage, il résulte clairement que la graphologie ne saurait être considérée autrement que comme une science d'observation.

Qu'il nous soit permis de terminer par un fragment de la conclusion du même auteur.

« Il semblerait qu'une science nous promettant d'arriver à ce résultat (la connaissance de soi-même), doive nécessairement être très difficile à acquérir, car il est généralement exigé un travail proportionnel à l'effet produit. Cependant la graphologie est aussi simple que facile. Une seule chose est étonnante, c'est que les hommes aient écrit pendant aussi longtemps avant que l'un d'entre eux signalât sérieusement l'étude du caractère par l'écriture, et qu'il se soit écoulé près d'un siècle encore avant que cette idée fût assez mûre pour que M. Michon ait pu en tirer parti et la développer. »

L. DUCHOSAL.

SOCIÉTÉ DE MAGNÉTISME DE PARIS

L'école de magnétisme dont le siège social est 5, rue des Petits-Champs, dans la salle de la société scientifique du spiritisme, ouvrira ses séances expérimentales par une conférence du Docteur Reignier sur l'hypnotisme le mardi, 29 septembre 1885. La conférence sera suivie de quelques expériences.

Les séances de la société scientifique du spiritisme ouvriront le vendredi 2 octobre prochain.

NÉCROLOGIE

M. Alexandre-Marie-François Bellemare, conseiller honoraire du gouvernement général de l'Algérie, officier de la Légion d'honneur, auteur du volume intitulé « *Spirite et chrétien* » s'est désincarné le 4 septembre 1885 à l'âge de 68 ans, à Paris où il n'était installé que depuis quelques mois.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons par dépêche la mort de M. Adam, administrateur du journal *le Messager de Liége;* nous parlerons de cette perte si inattendue dans notre prochain numéro.

BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir un opuscule intitulé: *Préface des commentaires sur le Somodævo de Gôtomo.*

Si l'ouvrage, annoncé par cette préface, répond en tous points au programme qu'elle contient, nous pensons que tous les spirites trouveront un grand intérêt à la lecture de ce volume.

Le groupe dont il émane est composé de spirites de la première heure, c'est-à-dire de personnes, qui, par ces temps de *nihilisme* dissolvant, se font gloire et honneur de professer ce qu'elles appellent l'*Immortalisme*, de le démontrer et de le faire pénétrer dans les esprits.

Il nous est impossible de nous prononcer, quant à présent, sur la valeur réelle de l'ouvrage en lui-même puisque nous ne connaissons que sa préface ; mais « cette préface même augmentée « de notes destinées à confirmer ou à éclairer son contenu, rensei« gne suffisamment le lecteur sur la haute portée philosophique « du travail à publier.

« Ce volume ne sera tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires « numérotés. Il y a donc un grand intéret à s'en assurer dès à « présent la livraison par un engagement de souscription. »

Nous tenons des exemplaires de cette préface à la disposition de ceux qui la désirent. Nous l'expédions franco contre la somme de 0 fr. 50.

On nous prie d'annoncer l'apparition prochaine d'un nouveau journal qui sera intitulé *Le Spirite*, journal d'études psychologiques, magnétiques et sociales; il paraîtra une fois par semaine et coûtera 0 fr. 10 le numéro. — S'adresser à Mme Gouge, 4, quai des Célestins, à *Lyon* (Rhône).

BIBLIOGRAPHIE

LA VIE DE JÉSUS DICTÉE PAR LUI-MÊME

M. René Caillié, directeur de *l'Anti-Matérialiste* et notre frère en spiritisme, vient de publier un volume de communications dictées — paraît-il — par le Christ lui-même.

Nous n'avons rien à opposer au récit qui nous est fait du passage de Jésus-Christ parmi nous. Le plus haut missionnaire de Dieu raconte par la plume du médium qu'il a choisi quels ont été ses travaux, ses soucis, ses espérances sur la terre d'épreuves où il est venu verser son sang pour la vérité. Il nous initie à ses faiblesses et à ses fautes. Il affirme qu'il a été un homme semblable à nous par le corps, plus élevé par l'esprit.

Nous ne pouvons oublier que M. René Caillié avait d'abord condensé en un volume un long ouvrage écrit sous l'inspiration des évangélistes, des apôtres assistés de Moïse, et dans lequel M. J. B. Roustaing veut établir la nature exceptionnelle du corps de Jésus. Dans cet ouvrage qu'on a appelé *La Révélation de la Révélation*, le Christ est montré comme un être à part, nous arrivant d'un monde plus avancé et, n'ayant qu'un corps fluidique qu'il peut matérialiser ou dématérialiser à son gré. C'est presque la doctrine de l'Église avec cette différence que le Christ ne se serait pas incarné dans le corps de Marie, qu'il aurait simulé une grossesse de la Vierge... etc.

Il serait pourtant désirable de s'entendre une fois pour toutes sur cette grave question.

D'un côté voici les évangélistes et les apôtres assistés de Moïse qui viennent affirmer à M. J. B. Roustaing la nature particulière du corps de Jésus; d'autre part, voici Jésus lui-même qui vient contredire ses disciples et son devancier.

M. René Caillié, dont nous connaissons tout le dévouement à la cause spirite, a cru qu'il était bon, comme on dit vulgairement, de mettre les parties en présence pour que le lecteur spirite pût faire un choix entre les deux doctrines.

Nous trouvons, nous, qu'en agissant ainsi, il n'a fait que perpétuer une cause de conflits entre spirites.

N'est-ce pas un triste spectacle que celui qui nous est donné?

Eh quoi! le Christ s'emparant d'un médium pour lui faire écrire tout le contraire de ce que les apôtres et Moïse ont inspiré à un autre médium! Qui trompe-t-on ici? Car enfin il est facile de voir que de ces deux médiums, un au moins a été abusé.

Quoi qu'il en soit, nous devons dire quelle impression nous a laissée la lecture de la nouvelle *Vie de Jésus*.

Nous trouvons qu'elle jette une lumière satisfaisante sur certains actes de la vie de Jésus; qu'elle met en relief certains apôtres, et surtout Judas, d'une façon inattendue. Elle ne manque donc ni d'intérêt, ni d'originalité et nous l'avons lue avec plaisir, quelquefois même avec émotion.

Est-ce bien le Crist qui a dicté cette œuvre? Ici, nous nous arrêtons. Le respect ne nous permet pas de formuler une opinion sur ce point.

Nous devons cependant dire que cette *Vie de Jésus*, qui se rapproche beaucoup par le fond de celle qui a illustré M. Renan, est conforme à ce que nous croyons être la saine raison. Le Christ homme comme nous, soumis aux mêmes maux, aux mêmes craintes, nous paraît bien autrement admirable dans sa vie et dans sa mort que le Christ-Dieu des catholiques et le Christ fluidique de M. J. B. Roustaing.

Adolphe LAURENT.

Deuxième édition du RECUEIL DE PRIERES spirites; reliure ordinaire. 1 fr. 50
Reliure de luxe, chagrin. 3 fr.
CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussés. 2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884. 5 fr. »
LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J. E. Guillet. 3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J. B. Roustaing et le *livre des Esprits* réponse à M. Al. Vincent, par M. J. E. Guillet. 1 fr. «
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes*, par le Dr Wahu. 5 fr. »
Episode de la vie de Tibère, œuvre médianimique d'un groupe russe. 3 fr. 50
Choix de dictées spirites, par le Dr Wahu 1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès 1 fr. »
Etudes spirites, dictées reçues dans un groupe Bisontin. 1 fr. »
Etudes économiques. d° 0 fr. 50
Les mondes grandissants, par M. Mus. Georges. 1 fr. »
La vie posthume, revue mensuelle, par M. Mus. Georges, 27, rue Thiers, à Marseille; 7 fr. » par an, étranger 8 fr. »
Manuel d'instruction nationale, par Emmanuel Vauchez, secrétaire général de la ligue française de l'enseignement. 1 fr. »
La muse irritée poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget. 3 fr. »
La vie de Jésus dictée par lui-même, éditée par René Gaillé directeur de l'anti-matérialiste, nous rendrons compte de ce volume dans ce numéro. 3 fr. 50
Petit livre de prières spirites, par O. Mayne, édité en Belgique. 0 fr. 50

Psychologie humaine appliquée.

Les sentiments, les passions et la folie, explications des phénomènes de la pensée et des sensations, cinq conférences faites à la salle des Capucines en 1884 par M. Amédée H. *Simonin*, membre et lauréat de la société nationale d'encouragement au bien. 1 volume in-18 3 fr. 50
Madame Vve Cahagnet en faisant l'inventaire des ouvrages qui lui restaient de M. Cahagnet, a retrouvé six exemplaires du *sanctuaire du spiritualisme*. Etude sur l'âme humaine et de ses rapports avec l'univers, d'après le somnambulisme et l'extase, édité en 1850 et épuisé depuis longtemps. Ces six derniers exemplaires sont mis en vente au prix de 7 fr. franco 7 fr. 50
Très belles photographies de Flammarion, cartes de visite, nouveau tirage. 1 fr. »
Carte album. 2 fr. »
Grande photographie de luxe. 10 fr. »

SOUSCRIPTION AU MONUMENT DE VICTOR HUGO

Souscriptions précédentes 81 fr. 50
M. Streiff, 2 fr. M. Guers 0,50. 2 fr. 50

Nous rappelons que le Dr Flasschoen, médecin homœpathe, reçoit les malades le dimanche de 8 à 10 heures du matin, 6, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imprimerie G. ROUGIER et Cie, rue Cassette, 1.